



Les parents Stoskopf chez le photographe

Gustave père (1844-1900) et son épouse Caroline (1842-1891)

Gustave Stoskopf consacre à cet épisode le premier récit de *Buntes Allerlei...* Par pudeur et respect pour ses parents, mais aussi sans doute par ce goût de la mise en scène qui fit de lui un auteur dramatique, il s'invente des tuteurs, un oncle et une tante qui sont épiciers et n'entendent rien à l'art. C'est avec eux qu'il a maille à partir pour réaliser sa vocation...

En attendant d'avoir dix-huit ans, Gustave passe encore une année en Alsace. Il croit bien faire en prenant, sur les conseils d'un ami, des leçons à Strasbourg chez un jeune professeur de dessin, tout juste revenu de Paris avec une collection de modèles en plâtre. Là, il apprend à figoler ses dessins avec des estompes. Lorsqu'à la fin de l'été 1887, très fier du résultat, il montre ses derniers travaux, à Louis Schützenberger, ce dernier lève les bras au ciel : « Pour l'amour du ciel, que vous est-il arrivé ? Faites tout votre possible, pour oublier ce que vous avez appris là et retournez dans les plus brefs délais à

votre manière précédente ! ». Le jeune Gustave sort un peu décontenancé de cette entrevue, mais il comprend que ses dessins si léchés ont perdu le caractère qui faisait la force de ses premiers essais.

Quelques semaines plus tard, 12 novembre 1887, il prend à la gare de Brumath le train pour Paris.



« Oubliez ce que vous avez appris là »

Dessin signé et daté février 1887 en bas à droite.
Un exemple de dessin liché qui a tant déplu à Schützenberger.

Comment je devins peintre

Ma tante et mon oncle étaient épiciers. Ils me prirent chez eux pour m'élever de façon stricte et modeste. Mon oncle était un brave homme qui portait au plus haut des ambitions humaines l'art de moudre le poivre et le café ; il n'était pas peu fier de l'emporter dans cet art sur tous ses concurrents. Le petit magasin ressemblait de la première heure jusque tard le soir à un pigeonier que fréquentaient jeunes et vieux. Mon oncle s'occupait des plus jeunes pour lesquels il avait toujours un mot aimable, spécialement pour les servantes qu'il aimait, avec diplomatie, faire parler de leur fiancé. Ma tante avait la clientèle de base, car elle était dévote et pleine de bons principes ; elle s'intéressait à ce que les gens avaient fait de mal. Elle avait la dent dure et je l'ai entendue maugréer plusieurs fois sur la culpabilité de l'humanité. Avec moi, elle était bienveillante : « Tu vois bien, me disait-elle souvent, ce que nous faisons est pour toi, car nous n'avons pas d'enfant. » Naturellement, cela m'inspirait un respect sacré et je vénérâis oncle et tante comme il convenait.

J'ai été très tôt initié aux secrets du commerce ; j'apportai ma première contribution au métier par la confection de sacs. C'était du moins l'idée de mon oncle. Malheureusement, cette relation sans nuage ne dura plus longtemps, car c'est de cette époque que date mon fâcheux penchant pour le dessin. Au début, l'oncle y fit peu attention. Jour après jour, je m'enhardis au point de m'attaquer au visage respectable de mon oncle, dont je fis le portrait. Ce qui le mit particulièrement en colère, c'étaient quelques petites taches habilement placées sur le nez, qui trahissaient le priseur de tabac invétéré, une habitude que ma tante n'avait cessé de combattre. Pour cette raison, c'est elle qui eut à surmonter les premiers reproches. Mais pour être complet, il faut aussi mentionner que je reçus là mes premiers coups de bâton.

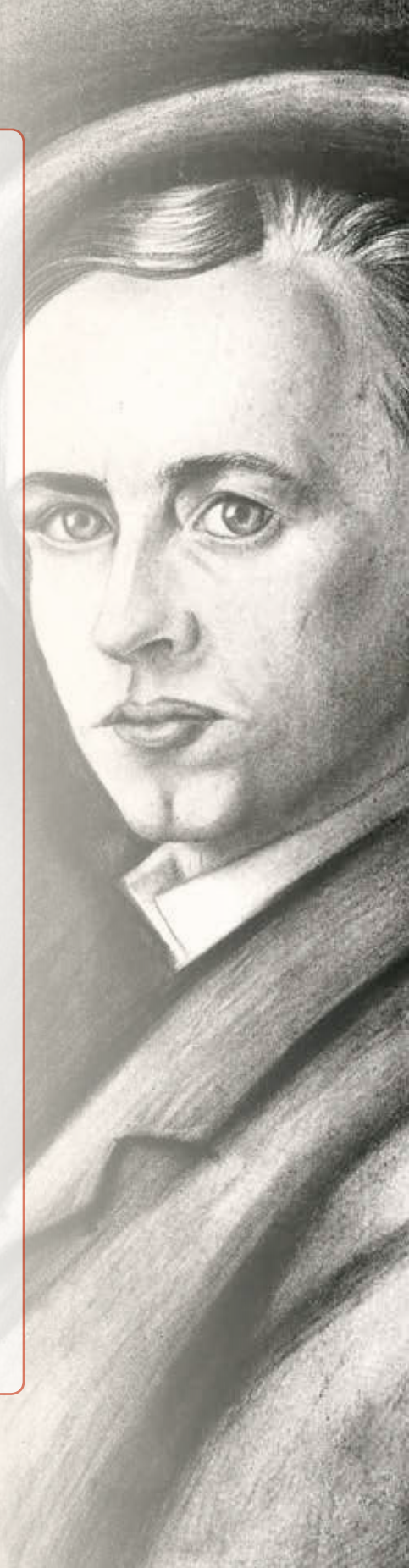
Malheureusement, cela n'eut aucun effet sur mon fâcheux penchant pour le dessin qui gagna tous les jours un peu plus de terrain. Les relations avec mon oncle ne cessèrent de s'aigrir, surtout quand il me montrait l'art de moudre le poivre et le café et prétendait m'initier peu à peu à tous les secrets de sa science. Je rêvais de Raphaël et de Léonard et de Michel-Ange... De ce manque d'intérêt pour son enseignement, il en tira cette sentence : « De toi, il n'y a rien à attendre ! » Cette conclusion ne changea rien et lorsque je lui déclarai finalement de façon

très ferme que je voulais devenir peintre, c'en fut trop pour ce brave homme : « Qui nous a mis cet œuf de coucou dans la famille, gémissait-il ; depuis l'époque de l'arrière-grand-père, il n'y eut qu'une tradition dans cette famille, travail sérieux, esprit d'épargne et amour de l'ordre, que des qualités qui ne caractérisent pas un peintre ! » De même la tante n'était pas avare en prédictions et combinait tout ce qu'elle avait lu ou entendu sur les peintres : vus à travers ses lunettes, ils appartenaient tous à la classe des galériens ou des bandits¹. Tous les projectiles de sa rhétorique se fracassaient sur la cuirasse de ma conviction ! Oh ! si j'avais écouté oncle et tante, je serais maintenant dans leur boutique, je vendrais comme eux du sel et du poivre, j'aurais pu peut-être, avec le temps, devenir à part entière leur confrère.

Hélas, hélas, il devait en être autrement. Le destin voulut qu'au même moment séjourne dans les environs un peintre connu dans le pays entier. Après beaucoup de réticences, mon oncle se mit en marche avec moi pour aller consulter cet oracle. Lorsque le brave homme lui tendit mes travaux, il me regarda droit dans les yeux et dit sur un ton sévère à mon oncle : « Vous devez laisser ce jeune homme devenir peintre. » Mon oncle s'évanouit à moitié et je vis couler les larmes de l'émotion dans les yeux du grand homme qui fut pour moi à partir de ce jour le plus grand peintre du monde et plus sage que Salomon.

Ainsi, je devins malgré oncle et tante, malgré la parentèle, malgré tous les cancaniers, peintre.

.....
¹ - De fait, « être artiste avait mauvaise presse », confirme Anne Martin-Fugier, *La Vie d'artiste au XIX^e siècle*, Paris, Audibert, 2007, p. 15.

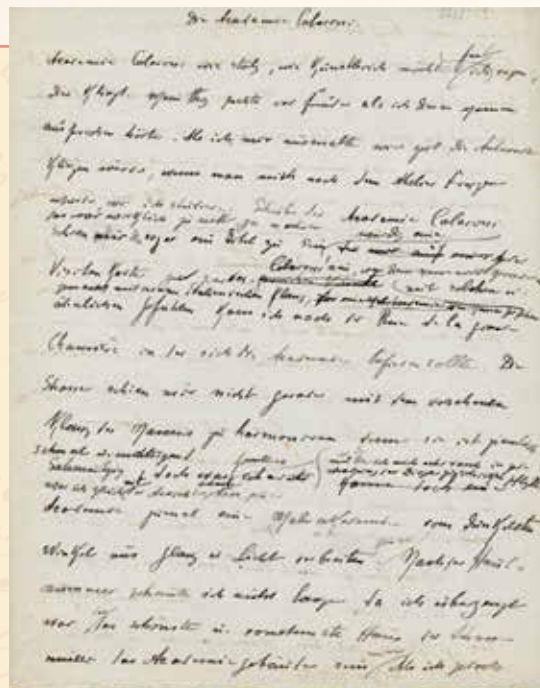


me serra la main et me parla avec les mots les plus bienveillants du monde : « Ça nous réjouit d'accueillir des élèves talentueux. Déjà, plusieurs de vos compatriotes ont obtenu chez nous leurs premiers lauriers, car ils appartiennent à une élite. » J'étais plein d'admiration pour le directeur de l'académie Colarossi, qui pouvait s'abaisser à s'entretenir d'une façon aussi simplement affable avec moi ! Il me tendit le prospectus de l'école sur lequel le prix des différents cours était décrit de façon détaillée. Ce point était à cet instant pour moi un détail secondaire. « Vous arrivez juste au bon moment, dit le directeur, monsieur Collin⁴⁰, dans l'atelier duquel vous voulez entrer, est en train de corriger, venez avec moi. » Nous montâmes les étroits escaliers, si bien qu'arrivé en haut, je pouvais à peine proférer un mot à cause de la montée et de l'énervement. Le directeur parla pour moi, il était très aimable. C'était une chose réglée : je pouvais commencer lundi mes études à l'académie.

Immédiatement après, je me dépêchai de retourner chez mon bienfaiteur pour lui raconter le succès de sa recommandation et lui expliquer en détail à quel point le directeur avait été aimable. Le bon monsieur ne put s'empêcher d'éclater de rire ! La recommandation était à vrai dire inutile, pensait-il, et pouvait uniquement servir à ce que le professeur s'intéresse plus à moi. « Quant à monsieur le directeur Colarossi, il est, ou plutôt il était naguère, un simple modèle : il avait posé devant moi et d'autres peintres lorsque nous étudions aux Beaux-Arts. Plus tard, il lui vint l'idée, que d'autres avaient déjà eue avant lui, de fonder une académie, en raison surtout de l'augmentation du nombre des étudiants que les Beaux-Arts ne pouvaient accepter. Tous sont bienvenus là-bas, qu'ils soient cordonniers ou tailleurs, pourvu qu'ils puissent payer mensuellement leurs cours ! »

Encore une fois, je m'étais laissé emporter par mes rêves. Délivré de cette nouvelle illusion, je quittai passablement déçu mon grand bienfaiteur. Avec la ferme résolution d'être à l'avenir plus prudent dans l'élaboration de mes représentations fantasmées !

40 - Raphael Collin (1850-1916), peintre et collectionneur de céramiques japonaises, membre de l'Institut en 1909.



Mon entrée à l'académie Colarossi

Il était à peine huit heures moins le quart lorsque je franchis le sombre passage vers l'arrière-cour conduisant à l'académie, le cœur battant et la sueur perlant au front. On m'avait raconté tellement de choses sur l'accueil des *nouveaux*, que j'envisageais l'événement avec épouvante. J'étais le deuxième à arriver à l'atelier. Je saluai avec un timide bonjour le monsieur, un Américain [toujours les premiers à la boutique...], qui me répliqua avec un *Good Morning*. Comme il ne me semblait pas trop antipathique, je me permis quelques questions, si bien que mon courage revint peu à peu et que je voyais la matinée avec plus d'optimisme. Après l'arrivée de cinq ou six autres messieurs, qui ne firent pas plus attention que ça à ma présence, je me dis que tout allait bien et que je ne dérangeais personne.

En réalité, je m'étais déjà mis au travail sur un magnifique modèle italien, lorsqu'on entendit dans l'escalier un spectaculaire barouf : bras dessus, bras dessous, chantant et hurlant, trois élèves, qui me furent présentés par la suite comme étant messieurs Binet, Prunier et Hiolle, firent leur entrée⁴¹. La première chose que ces messieurs remarquèrent, c'était la position du modèle. « Quel est le cornichon qui a installé ce modèle, déclara Binet⁴², c'est de nouveau du pur américain ! Quel âne ! Quand est-ce qu'il va enfin faire preuve de bon sens et trouver une position artistique ? À propos, poursuivit-il, il n'y a pas de nouveau ici ? » J'avais la gorge sèche. Ah ! ça vient, pensais-je...

De fait, à peine le fameux trio m'eut-il aperçu qu'ils poussèrent le hurlement de victoire d'une horde d'Indiens. Avec l'air le plus grave, Binet vint à ma rencontre, me regarda de la tête aux pieds, commença à rire et appela ses deux comparses qui s'exclamèrent d'une seule voix : « *Oh ! la sale gueule !* Alors, tu veux devenir peintre, mais as-tu au moins du talent ? » Pétrifié, je ne parvins pas à sortir une

41 - Gustave Stoskopf écrit « Binet, Prunier et Durand », mais, par recoupements avec des notes jointes au manuscrit, on peut identifier Prunier à Gaston Prunier et Durand à Ernest Eugène Hiolle (Voir *infra* sur ces peintres).

42 - Georges Binet (1865-1906), né au Havre, rencontrera le succès en peignant des plages ou des marchés à la manière des impressionnistes normands.

la visite part mardi. M^{me} Maret ne me comptera rien parce que je me suis dérangé pour leur visite et ça sera aussi bien plus agréable, car on sera plus libre de sortir et on n'aura pas besoin d'amener tout le temps quelqu'un. Ça devient d'abord meilleur marché et ensuite, le soir pour rentrer, nous n'avons pas besoin de passer un si vilain quartier comme celui du Durand¹⁵⁰ où il y a très souvent des attaques nocturnes. Ça fait qu'il faudrait prendre chaque fois une voiture.

Si les réponses se croisent, écris-moi encore une fois pour samedi¹⁵¹.

Gustave

■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■

Paris, samedi, le 25 mai 1889

Chère maman,

J'ai reçu ta lettre ce matin : je suis vraiment très content que papa ne vienne que mercredi matin car ça vaut mieux sous tous les rapports. Il doit seulement apporter des bonnes jambes car il faudra marcher beaucoup. Au commencement, quand j'y allais, j'étais chaque fois malade mais maintenant, ça ne me fait plus rien. J'ai presque fini l'étude des tableaux, ce qui ne veut pas dire que j'ai tout vu car il y en a des milliers et des milliers. Naturellement, l'École française occupe la partie la plus importante en qualité et en quantité. Ça n'empêche pas qu'on voit aussi de très bonnes choses, dans la section allemande, suisse, hollandaise et Autriche-Hongrie. C'est surtout Munkacsy chez les derniers qui se fait remarquer par deux de ses meilleurs tableaux, « Le Christ devant Pilate » et « Jésus crucifié »¹⁵². Ce sont deux chefs-d'œuvre d'une composition renversante mais, quant à la peinture, elle ne vient pas à la hauteur de l'École française. Chez les Espagnols et Américains, on trouve aussi de très bonnes choses. Il n'y a que les Anglais qui ne sont pas fameux avec leur exposition : il n'y a guère que deux, trois tableaux qui me plaisent, de même chez les Italiens.

150- Durand habite le quartier de la Folie-Méricourt, 103, avenue Parmentier, dans le XI^e arrondissement.

151 - Cette dernière phrase écrite en travers de la carte.

152 - Mihály Munkácsy (1844-1900), peintre académique hongrois, auteur de compositions monumentales.



Hier, j'ai un peu visité les galeries des industries, mais il faut renoncer à voir tout ça sérieusement, parce qu'il y en a de trop, et qu'il faudrait au moins un mois pour avoir vu à peu près tout. Une chose qui m'a vivement intéressé, c'est l'exposition des fleurs et fruits qui ne durera que jusqu'au 1^{er} juin. On voit là des vignes pleines de raisin mûr ainsi que d'autres fruits mûrs, ensuite des roses de toutes les espèces et d'autres fleurs, toutes de couleurs plus fraîches et plus vives les unes que les autres. Enfin, je pense que papa n'aura pas le temps* long à Paris, au contraire qu'il faudra rudement se dépêcher pour voir un peu de tout. Ce qui m'embête surtout ce sont des visites, telles que chez les Silbereisen et les parents à Caroline¹⁵³, car c'est tellement loin et ça prend toute de suite beaucoup de temps.

Je t'embrasse, ton fils,

Gustave.

Cher Charles, je t'envoie aujourd'hui tous les timbres qui me restent, entre autres, il y a un russe de 20 kbb¹⁵⁴ que je n'ai jamais vu et qu'on m'a donné hier.

Je t'embrasse, Gustave. Embrasse papa de ma part.

153 - Caroline Walter, voisine des Stoskopf à Brumath.

154 - C'est-à-dire de 20 kopecks.

supplémentaires sont de la blague, il n'y a que l'histoire qui est un peu sérieuse, mais là, on a posé une question assez facile pour que tout le monde a pu répondre. On a demandé un récit sur la Première croisade, j'ai écrit deux pages et demi. Pour l'anatomie, on a été en loge, c'est-à-dire dans une espèce de petit cabinet. Comme on est à deux, je me suis mis avec Rodrigues. Là, on est alors tout à fait à son aise ; ceux qui font leur concours depuis longtemps sortent leur livret, les nouveaux, plus timides, apportent des calques et copient tout tranquillement, lorsqu'ils se sont rassurés qu'il n'y a pas de danger. Si parfois, on n'a pas le calque nécessaire, on va le chercher chez son voisin ; on fait tout à fait de même en architecture, seulement ça dure plus longtemps, de sorte qu'il faut se contenter à midi de la cuisine* froide, mais on mange avec bon appétit. On saura le résultat définitif dans deux ou trois jours.

Cette semaine, j'ai commencé à peindre à l'atelier. Je crois que cela ira mieux que la dernière fois, je suis curieux ce que le professeur en dira samedi. La semaine prochaine, je dessinerai de nouveau car cela me reviendrait trop cher : la toile coûte 2 fr et les couleurs encore plus. Pour samedi, nous avons comme sujet d'esquisse « Les Hébreux en Égypte travaillant aux monuments publics ». C'est très intéressant à faire, mais c'est aussi très difficile.

J'étais voir pour une seconde fois à la fin de la semaine le jugement du concours. J'ai trouvé en effet que mon



« Cette semaine, j'ai commencé
à peindre à l'atelier »

Huile sur toile, signée en haut à droite, datée 1890.

dessin était moins bien que les autres médaillés, mais je vois parfaitement dans quoi la faute, je fais un dessin trop propre et trop doux, comme si c'était un dessin d'une dame. Mais comme je le comprends maintenant, ça sera facile à remédier. Mes deux esquisses étaient relativement meilleures, seulement il y en avait tant de bonnes esquisses que les professeurs ne savaient à qui donner des récompenses. Les deux qui ont eu le prix ont déjà remporté tous les prix d'esquisses à l'École des beaux-arts.

La dame de Strasbourg m'a encore écrit à propos du tableau : elle croit qu'on pourrait l'envoyer à une exposition qui ouvrira prochainement au « Palais l'Industrie » (c'est le Salon) etc. En attendant, il est toujours bien tranquillement dans la caisse sous mon lit. Gnahn a trouvé une place depuis que je l'avais présenté à Jacques Hoechstetter qui lui avait dit qu'il lui écrirait le lendemain, mais il ne lui a pas écrit. Il est donc rentré dans une autre place qu'il avait trouvée ailleurs. Jacques Hoechstetter m'a dit qu'on était en train de monter leur maison en actions. Si ça ira, il restera, sinon, il va partir.

Envoyez-moi dans la prochaine lettre le résumé des élections en Autriche pour savoir le résultat définitif. Le sophisme que Bismarck a fait à propos des socialistes n'est pas bien fort, c'est tout naturel que les regards des socialistes sont tournés vers la Autriche, parce que c'est le pays où on jouit de plus de liberté. C'est sûrement pas en Russie ou en Autriche où ils iront chercher les idées libérales.

J'avais oublié de te dire dans la dernière lettre que Zimmer m'avait pris autant d'agio qu'à la banque, ça faisait 2 fr et quelque chose. Zimmer, le neveu, ne pourra plus envoyer des timbres à son cousin parce qu'il quitte la maison où il est parce qu'elle sera fermée. J'ai passé un peu chez Stempfer en sortant de l'atelier : il va de nouveau mieux, mais il ne sort pas encore, il n'était pas bien portant pendant quinze jours. Cet été, il ira à Vichy. J'espère que cela lui fera du bien.

Je vous embrasse,

Gustave.